

Visions nomades de la territorialité

Jean Désy

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désy, J. (2014). Visions nomades de la territorialité. *Moebius*, (143), 93–98.

JEAN DÉSY

Visions nomades de la territorialité

Quand j'ai senti de façon très aiguë qu'il me serait difficile de pratiquer la médecine avec joie ailleurs que dans le Nord, je me suis dirigé vers les territoires de la Côte-Nord, vers la Minganie plus précisément. C'est là, pour la première fois de ma vie, que j'ai pu croiser des Innus. Je connaissais bien peu de choses de leurs coutumes ou de leur vision du monde. Peu à peu, j'ai beaucoup aimé les côtoyer, pour des raisons mystérieuses, appréciant certains traits de caractère que nous partagions. C'est par mon contact avec les Indiens que j'ai découvert la facette nomade de ma psyché, extrêmement dominante.

Depuis une dizaine d'années, grâce à la poésie, j'ai eu le bonheur de mieux connaître « l'âme » innue, prenant encore plus conscience de nos ressemblances en ce qui concerne cette envie sans cesse renouvelée de décoller, de partir vers un lac ou vers un autre territoire parfois situé à deux cents ou mille kilomètres, en direction d'un autre pays, parfois même d'un autre continent. Pareils à des outardes, les nomades sont constamment aux aguets du premier signal qui les fera déguerpir, l'essentiel étant de ne jamais se sentir piégé par un lieu, par une portion de territoire trop étroite. Le nomadisme, loin d'être une déviance ou une maladie, est une façon de voir et de vivre le monde. La grande majorité des Indiens que j'ai connus sur la Côte-Nord ou à la Baie-James (certains groupes, surtout au Sud, ayant beaucoup plus la « fibre » sédentaire, comme les Mohawks par exemple), sont foncièrement des nomades. Une ville, un village ou une maison ne sont souvent que des lieux servant à se reposer avant de repartir.

Je parle de nomadisme en sachant que l'objet de ma réflexion doit porter sur la notion de « territoire ». On ne perçoit pas de la même façon les contours d'un territoire quand on est nomade plutôt que sédentaire. Un jour, alors que nous étions une trentaine d'écrivains et artistes, autochtones et non-autochtones, réunis en Minganie pendant toute une semaine, le chef du village d'Ekuanitshit, Jean-Charles Pietacho, nous rappela qu'il n'existait pas de mots en innu pour dire « frontière ». Cela nous parut extrêmement signifiant, un déterminant supplémentaire afin de mieux comprendre certaines des structures mentales qui ont forgé l'esprit innu depuis des générations.

Au cours du printemps et de l'été 2013, pendant plus de deux mois, j'ai voyagé dans l'Ouest américain avec mon amoureuse pour un projet de film qui lui tenait à cœur, autour du ciel et de ses manifestations. Nous avons beaucoup bourlingué, de désert en désert, de parc national en parc national, et c'est avec joie que j'ai marché à 40 degrés Celsius dans le parc Joshua Tree, à trois cents kilomètres environ au sud-ouest de Las Vegas, bien que, par nature, je préfère, et de loin, le frais au torride. C'est sur la route du retour, en remontant vers le Nord et en passant par l'Idaho et le Montana, que j'ai ressenti un profond sentiment d'appartenance à ces terres, à cet air, à ces montagnes, aux quelques glaciers qui ont survécu au réchauffement climatique des dernières décennies, surtout dans le Glacier National Park jouxtant la frontière albertaine. Je l'avoue, j'ai vécu de réelles « euphories de vivre » en vagabondant dans ces espaces peu habités, en campant, en marchant dans la neige un premier juillet, à 2 200 mètres d'altitude, en buvant de l'eau de source, en découvrant des fleurs nouvelles, comme cette « herbe à ours » si particulière... Je l'avoue, j'ai aussi fait la rencontre de plusieurs Américains et Américaines très avenants qui m'ont laissé entrevoir une manière d'être éprise d'un type de liberté proche de ce que moi, toute ma vie, j'ai souhaité vivre. D'ailleurs, c'est en parcourant la Côte-Nord, le Nunavik et le Eeyou Istchee que j'ai réussi à me coller, au Québec, à un plus grand sentiment de liberté, m'inventant mille raisons de travailler au Nord comme de descendre des rivières du Nord. Plus le temps passe et plus

je me persuade qu'on ne peut être heureux dans un espace donné que dans la mesure où cet espace ne se trouve pas aux antipodes de notre personnalité, de nos goûts, de nos aspirations, de nos forces. Dans l'Ouest américain, en plus d'avoir eu le plaisir de traverser certaines petites villes ayant conservé leurs appellations françaises, comme Butte ou Pointe Labadie, ou de déambuler sur la plage d'un lac nommé Pend'Oreille, aux abords de Sandpoint, au nord de l'Idaho, je me suis senti très proche de mes propres « conventions » personnelles ou de mes « inventions » concernant la liberté. Je me sens libre au Wyoming, au Montana comme en Idaho. Je serais bien en peine de « prouver » quoi que ce soit à propos de cette sensation primordiale. Mais en tant que nomade, moi qui n'aime pas du tout le concept de frontière et moi qui tolère mal d'être tenu en laisse ou de devoir passer quelque frontière que ce soit, il m'a semblé que ces contraintes étaient moins perceptibles dans l'Ouest. Je n'aime pas les êtres qui créent des bornes. J'essaie le plus souvent possible de ne pas m'astreindre aux normes. Je ne veux jamais être soumis aux dogmes.

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles en particulier, plusieurs centaines de mes ancêtres, des Français fraîchement débarqués en Nouvelle-France pour échapper aux tracasseries européennes, ou tout simplement par goût de l'aventure, se sont épris du mode de vie des Autochtones. Pas tous, bien sûr. Des cultivateurs, et des valeureux, ont choisi de défricher, puis de cultiver les terres de l'île d'Orléans comme du sud de l'île de Montréal. Mais plusieurs ont « pris le bois ». Ils ont aimé les Indiennes. Ils ont adoré pêcher et chasser. Ils se sont fondus aux peuples premiers de l'Amérique du Nord, créant même un nouveau groupe, le peuple métis. Lorsque les « frontières » jugées trop artificielles de leur société les ont étouffés, ces gens sont partis, franc ouest. *Go West, young man!* Ils ont pactisé avec les forces des territoires où ils canotaient. Ils ont chassé pour survivre. Ils n'ont pas fait la guerre. Ils ont plutôt habité en nomades une contrée déjà fort bien connue par les Shoshones, par les Sioux et par des dizaines d'autres tribus. C'est ainsi que Lewis et Clark, mandatés par le gouvernement américain, au début du XIX^e siècle, pour découvrir une voie de passage entre la source du

Missouri et l'océan Pacifique, ont dû engager des métis, dont un certain Toussaint Charbonneau... un homme qui ne fait pas l'unanimité dans l'histoire, mais qui avait pour épouse une Indienne qui allait devenir une haute figure de l'épopée américaine : Sacagawea. Celle-ci accoucha peu de temps après le départ de l'expédition, poursuivit sa route avec les explorateurs tout en s'occupant du nouveau-né (Clark allait prendre l'enfant en affection et le surnommer Pomp. Sur un rocher visible de très loin dans la plaine du Montana, appelé Pompey's Tower en l'honneur du petit Pomp, on peut voir la signature de Clark, gravée dans la pierre, seul signe physique restant de ses voyages dans l'Ouest). La présence de Sacagawea fut éminemment précieuse pour Lewis et Clark puisqu'elle agissait comme interprète. Mais ce qui est à retenir, c'est qu'elle savait aussi s'exprimer en français. Dans le premier tome des *Remarquables oubliés*, intitulé « Elles ont fait l'Amérique », Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque rappellent qu'une des pionnières de l'Ouest, Marie Iowa Dorion, bavardait en français avec son amie Sacagawea ! Est-ce cela, entre autres choses, même si je n'en étais aucunement conscient lors de mon périple de l'été 2013, qui a fait en sorte que je me suis senti autant « chez moi » ? En effet, ce n'est qu'après mon retour, et sur le coup d'un apparent hasard, grâce à une conversation avec l'une de mes filles qui me recommanda cette lecture, que j'ai plongé dans « Elles ont fait l'Amérique ».

Les traces du français ont beau se faire de plus en plus anecdotiques dans l'Ouest, cette présence toujours perceptible a probablement joué un rôle dans mon « inconscient », tout en magnifiant mes impressions de voyage, comme si mon « territoire » intérieur, ma vision du territoire avec ses potentialités de vagabondages, avaient su épouser des lieux bien réels qui avaient déjà été parcourus par des métis francophones. Oserais-je avancer que c'est par contact intime avec des portions de l'inconscient collectif qui s'ébroue en moi que je suis arrivé à éprouver ces émotions, si proches de celles que je ressens en descendant une rivière en canot dans le comté de Portneuf, ou en pêchant le brochet dans un petit lac non loin de Waswanipi, au Eeyou Istchee ? Il s'agit que je doive jongler trop longtemps avec les forces

de la ville, extrêmement sédentarisantes, pour que l'envie de fuguer me reprenne. Pourquoi? Peut-être parce qu'il existe encore dans le paysage des traces des coureurs de bois et de froid qui aimèrent parcourir l'Amérique au grand complet, de Natashquan en passant par le Wyoming jusqu'au Yukon, aux limites de l'Alaska, ou en filant jusqu'à Bâton Rouge dans le delta du Mississippi. Ces traces jouent un rôle en moi, je le sens. Plus que jamais, je me sens « Américain », c'est-à-dire issu de l'humanité d'un continent tout entier, possible terrain de bien d'autres aventures.

Je n'oublie pas qu'il existe plusieurs frontières très réelles dans cette Amérique du Nord dont je parle avec une apparente naïveté. Je n'oublie pas que je suis Québécois. Je suis fier de mes appartenances. Je ne veux jamais oublier cette langue française qui m'a si puissamment marqué et qui détermine encore le cours le plus créatif de mon existence. Mais je ne souhaite pas rester emprisonné dans un espace périfluvial qui semble avoir encore tant de misère à reconnaître les valeurs de son Nord et de son Grand Nord. N'y a-t-il pas urgence à accepter que notre société ait été bâtie en bonne partie grâce aux trappeurs amérindiens... et aussi grâce aux aventuriers français qui aimèrent les coutumes et les langues autochtones. Combien de missionnaires eurent des visions d'avenir à ce point harmonieuses qu'elles continuent d'influencer les gens du Nord. Je ne veux pas appartenir à un monde replié sur lui-même. Il me semble qu'il persiste un déchirement détestable qui hante de nombreux Québécois francophones tout en les empêchant d'unifier deux grands désirs, soit le désir d'autonomie (si essentiel pour tout peuple digne) associé à l'envie de voir fleurir le fait français en Amérique, avec un autre désir, tout aussi puissant mais probablement plus caché, celui de ne pas créer de nouvelles frontières.

Le sentiment d'être chez soi et libre en escaladant une montagne au Montana, cela ne s'explique pas. Cela se raconte, certes, mais cela fait partie de grands enjeux qui originent plus de l'inconscient que de la conscience, qui dépendent aussi de ce que Carl Gustav Jung nomma « l'inconscient collectif ».

Bien des humains ont la désagréable habitude, tout en prétextant d'excellentes raisons, de mettre des bâtons dans les roues des rêveurs, Indiens, métis, chasseurs d'orignaux, pêcheurs de saumons ou simples photographes amateurs, amoureux des couchers de soleil comme des fleurs. Il est plus que temps de réaffirmer l'art d'habiter librement les plus vastes territoires possibles. La vision nomade permet cela.